

Variations

## Variations

Revue internationale de théorie critique

15 | 2011

La haine

---

# Hitler as victim

*Hitler dépeint en victime*

**Frederic Jameson**

Traducteur : Alexander Neumann



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/83>

DOI : 10.4000/variations.83

ISSN : 1968-3960

### Éditeur

Les amis de Variations

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

### Référence électronique

Frederic Jameson, « Hitler as victim », *Variations* [En ligne], 15 | 2011, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/variations/83> ; DOI : 10.4000/variations.83

---

Les ami•e•s de Variations

Frederic Jameson

**Hitler as victim**

**Hitler dépeint en victime**

La série d'articles à travers laquelle Wyndham Lewis nous a livré ses impressions berlinoises, juste après la première grande victoire électorale des nazis au Reichstag en septembre 1930, publiée alors sous l'intitulé *Hitler*<sup>1</sup>, est aussi peu lue que bien connue. Le rapide aperçu qui va suivre de son travail, et qui ne présage en rien de sa pertinence générale, nous conduira à quelques conclusions inattendues.

Animé d'un esprit satirique envers les grandes villes, Lewis ne pouvait pas s'empêcher de brosser un premier tableau général de Berlin (« Chicago en plus fort, moins Bootleg, et à la différence notable que la politique y est pour beaucoup dans la violence urbaine<sup>2</sup> »). L'opinion politique qu'il rend ici suggère que la violence de rue nazie serait pour l'essentiel une réaction aux violences et provocations communistes. L'optique de son récit s'en éloigne cependant : « D'élégantes jeunes femmes, généralement affabulées de lunettes, reçoivent (le touriste) avec une politesse débordante, ce qui l'amène à offrir un verre à l'une d'elles pour finir à la maison... Puis, quelques verres plus loin, cette douce Junon mal tournée, aux épaules nues et armée de bracelets, va susurrer à l'oreille du visiteur étranger qu'elle est un *homme*...<sup>3</sup> »

Laissons de côté ce motif de l'auteur, aussi caractéristique qu'obsessionnel, afin d'aborder l'analyse politique de ses écrits, que je vais résumer sous la forme d'une série de thèses :

---

<sup>1</sup> Wyndham Lewis, *Hitler*, Chatto & Windus, Londres, 1930.

<sup>2</sup> Lewis, *op.cit.*, p.18.

<sup>3</sup> *Op.cit.*, p.24.

1. « Adolf Hitler est simplement un *homme du peuple*, typiquement allemand... Comme son apparence le signale d'elle-même, il n'a rien d'un excentrique. Non seulement il se contente de ce trait *typique*, mais il l'embrasse de façon enthousiaste. Vous obtenez ainsi à travers lui les principaux traits d'une personnalité germanique, grossièrement composée à la façon d'une peinture paysanne. Et sa « doctrine » se réduit essentiellement à un ensemble de lois primitives, édictées selon les intérêts de ce genre de personne, dans le but de satisfaire ses besoins et ambitions, et afin d'assurer pleinement sa survie en accord avec ses traditions raciales <sup>1</sup>».

Ce positionnement diffère fortement du style idolâtre dont Pound se sert pour célébrer le « génie » de Mussolini ; il indique aussi l'esprit des articles de Lewis. Celui-là cherche à transmettre l'idée d'un phénomène au public britannique qui est étranger à ce phénomène. Il entend de traduire et d'expliquer le mouvement nazi dans sa signification historique sans y adhérer forcément : « C'est en tant qu'auteur qui expose – non pas en tant que critique ou avocat – que je considère le national-socialisme allemand ou l'hitlérisme<sup>2</sup>.

À mon sens, cette attitude explicative est centrale si l'on veut saisir la valeur symbolique qu'Hitler (et l'Allemagne) ont eu pour Lewis : non seulement ils seraient doublement opprimés – par la provocation marxiste et le traité de Versailles – mais en plus Lewis veut écrire contre la mécompréhension de cette oppression par le lecteur britannique, tout au long de son texte.

2. La vision nazie de la race est un antidote bienvenu contre la conception marxienne de classe : « La doctrine de classe – opposée à l'idéologie de race – demande à être présentée sur un tableau clair. Tout doit être nettoyé de la boue. L'autocrate marxiste exige une automatisation sans couleur et sans distinction et en deux dimensions du point de vue temporel. Rien ne sera toléré qui dépassera une pensée sans fond, dépourvue de la moindre profondeur spirituelle, ce miroir plat

---

<sup>1</sup> *Op.cit.*, pp. 31-32.

<sup>2</sup> *Op.cit.*, p.4.

susceptible de recevoir la propagande, une âme de perroquet destinée à répéter les mots d'appel, un ego sans réflexion, en un mot : Une sorte de Machine Peter Pan, cet enfant adulte. <sup>1</sup>»

3. Le programme d'Hitler serait exemplaire dans sa défense de l'Europe, à un moment où les intellectuels européens agiraient pour miner sa légitimité avec leur « sens de l'exotique » (du « sentimentalisme à l'égard du monde non blanc <sup>2</sup>»). En effet, l'hitlérien adresse ce message aux classes dirigeantes des autres pays européens : « Quand, respectable Monsieur et gracieuse Dame, allez vous – personne à courte vue que vous êtes, hélas, pétrie d'indulgence et habitée du sentimentalisme des renégats – quand est-ce que nous pouvons espérer que vous engagiez un tournant en faveur d'intérêts plus pratiques ? Si vous exploriez un peu votre conscience blanche – ce n'est pas si dur que vous le supposiez ! Une « Australie blanche » – même si cela s'avère impraticable. Au fond, une « Europe blanche » n'a rien d'impraticable. Et l'Europe d'aujourd'hui n'est pas aussi vaste qu'elle ne l'était dans le passé. Il s'agit d'une petite presqu'île à l'extrémité occidentale de l'Asie. Toute petite. Pourquoi ne nous nous rassemblerions pas tous en mettant la civilisation blanche dans un état de défense ? Et commençons par l'annulation mutuelle de toutes ces dettes qui nous retirent la vie sur le plan économique<sup>3</sup>.

4. Le programme nazi porte beaucoup de sujets polémiques auxquels Lewis s'identifie ardemment : « Une guerre des sexes, une guerre des générations, une guerre des distinctions de couleur, est à chaque fois mis en avant par le monde des affaires pour abaisser le coût du travail et pour réduire de plus en plus les hommes à l'esclavage. Je n'aime pas le système capitaliste actuel. <sup>4</sup>»

Le nazisme ne répudie pas non seulement l'appel à la haine qui serait constitué par la guerre de classe marxiste et la pernicieuse « trahison des clercs » avec leur « sens de l'exotique », mais il livre

---

<sup>1</sup> *Op.cit.*, p.84.

<sup>2</sup> *Op.cit.*, p.121.

<sup>3</sup> *Ibidem*

<sup>4</sup> *Op.cit.*, p.97.

en sus l'exemple à suivre de la transformation des « cultes de la jeunesse » occidentaux en un mouvement politique propre.<sup>1</sup>

5. La « race » signifie avant tout une affirmation de la situation nationale spécifique : c'est dans ce sens que Lewis compose avec l'anti-sémitisme nazi. Celui-là serait, d'après lui, une caractéristique nationale allemande, qui devrait être comprise en tant que telle malgré son côté déplaisant. Ici, Lewis sermonne cependant les allemands à leur tour, quant à leur manière de se présenter à d'autres nations : « L'hitlérien doit comprendre que, lorsqu'il aborde un anglais ou un américain pour lui parler d'un « juif » (comme il a l'habitude de le faire), il se pourrait qu'il est en train de désigner l'épouse de cet homme ! En tout état de cause, *chacun son juif* est un bon proverbe anglais. Ainsi, si l'hitlérien désire obtenir l'attention de l'Angleterre, il doit baisser sa voix et roucouler (plutôt que de crier) son *Jude verrecke* !<sup>2</sup> si jamais il ne peut pas s'empêcher d'exprimer un énoncé aussi grossièrement intolérant. Donc, une pointe de méchanceté, mais pas d'*antisémitisme*, nom d'une pipe ! »<sup>3</sup>

6. La politique économique d'Hitler serait celle des paysans allemands, c'est-à-dire avant tout une attaque contre les banques, le capital usuraire et les dettes de guerre. Hitler est un « Credit Crank », un maniaque du crédit. L'opposition nazie au communisme (« qui a charrié les habitudes mécaniques des métropoles jusque dans les villages ») est dirigée contre « la substitution qu'opèrent les communistes de la notion de qualité par celle de quantité... Bien entendu, le communiste et le national-socialiste se rejoignent largement sur quelques positions. Au fond, la raison pour laquelle leurs doctrines ne pourront jamais se rejoindre est la suivante : la doctrine marxiste ou communiste est fanatiquement déshumanisante. Ses impératifs s'érigent de manière très rigide contre la persévérance de la personne. À la place de la personne, le communiste veut y mettre la chose – la

---

<sup>1</sup> *Ibidem*

<sup>2</sup> Que le juif crève, en allemand dans le texte, mot d'ordre nazi (Ndt).

<sup>3</sup> *Op.cit.*, p.42.

quantité à la place de la qualité, comme il l'est dit plus haut... Alors, même si l'hitlérisme, en tant que pur germanisme, contient trop de personnalité d'un genre secondaire, l'hitlérisme me semble néanmoins préférable au communisme qui ne retiendrait aucune personnalité si on le laissait faire. La personnalité est la seule chose qui importe sur ce bas monde. <sup>1</sup>» Ainsi, « la vision du monde des hitlériens ou son expression pratique (le fameux « Credit Crank ») est rieur et joyeux comparé à celle de son opposé, le communiste... Par principe, le communiste considère toute chose sous l'angle le plus noir, car sa philosophie se veut délibérément « catastrophique » (l'expression vient de Marx)... Le rêve hitlérien est rempli d'une sérénité classique – faite de plaisir et d'abondance. En un mot, le *misérabilisme* contre *l'âge d'or*.<sup>2</sup> »

Le gros des discussions au sujet de ce livre (qui est généralement passé sous un silence coupable) était focalisé sur la fausse question de savoir si Lewis, au vu de la force de son adhésion « déplacée » à Hitler avant son accession au pouvoir<sup>3</sup>, devait être considéré comme un fasciste ou un sympathisant. Dans ce cadre, on rappelle souvent au lecteur que Lewis a ensuite changé d'avis, ce qui l'a conduit à publier une riposte antifasciste au début de la seconde Guerre mondiale, intitulé *The Hitler Cult and How It Will End (Le culte d'Hitler et comment il va finir, 1939)*. Pourtant, l'opinion que Lewis s'est fait d'Hitler reste incontestablement le sujet majeur de la première période de ses écrits.

À notre sens, le fait essentiel est que son livre *Hitler* s'appuie sur toutes les positions idéologiques que Lewis aura maintenu jusqu'à la fin de sa vie ; même si sa perception d'Hitler a changé, ses thématiques fondamentales n'ont pas varié. Parmi celles-ci, on compte son interprétation du *fascisme* en tant que force historique, ce qui est bien plus important que son attitude envers Hitler en tant que personnage historique. Dès le départ, et jusqu'à la fin de sa

---

<sup>1</sup> *Op.cit.*, pp.183-84.

<sup>2</sup> *Ibidem*

<sup>3</sup> En janvier 1933, Adolf Hitler est nommé Chancelier de la République de Weimar par le président de la République, Hindenburg, à la tête d'une majorité parlementaire composée de nazis et d'élus de droite traditionnels. Il s'agit donc d'un transfert de pouvoir et non d'une « prise de pouvoir » comme les historiens de droite l'insinuent souvent. Ndt.

carrière, le fascisme signale pour Lewis une grande expression politique de l'opposition révolutionnaire à l'encontre du statut quo. Cette vision fondamentale du fascisme – et la place structurelle qui lui incombe dans l'appareil libidinal de Lewis – ne se trouve en rien altéré par ses convictions antifascistes ultérieures (et impeccables), ce qui est réaffirmé dans son *Monstre gai*, que Lewis publia deux ans avant sa mort, en 1957 : « Ce phénomène politique contemporain fait penser à Hypérion – aimé ou détesté par tout le monde. Ainsi était le fasciste, le critique irréductible de la société contemporaine. Ce nouveau venu sur terre voulait supplanter la tradition affaiblie, peu importe laquelle, et qui n'avait plus les moyens de se défendre. Ce pouvoir affaibli de la tradition a fini par joindre ses forces restantes à celles de son ennemi mortel, le pouvoir marxiste, afin de détruire cet homme ordinaire violent (qui avait mélangé l'ancien et le neuf).<sup>1</sup>»

Pareille considération rétrospective<sup>2</sup> de la seconde Guerre mondiale doit paraître anachronique, puisqu'elle intervient au milieu de la guerre froide, et le lecteur peut être tenté de la considérer comme un souvenir fatigué des pensées qui étaient vivantes chez Lewis dans les années 1920 et 30. Le fait que le fascisme continue, longtemps après sa défaite, à incarner la négativité chronique de Lewis sur le plan politique et libidinal, dans son sentiment d'adversité et son auto-perception en tant qu'un ennemi, doit être saisi à travers une perspective appropriée. La posture fasciste qui se considère comme une réaction est conditionnée pas la position centrale du communisme, contre laquelle le discours anticapitaliste des proto-fascistes s'élève toujours (et auquel Lewis a adhéré). Nous avons évoqué une série de raisons qui font que le communisme ne pouvait pas représenter une solution satisfaisante pour Lewis. L'ultime raison est fournie par son sentiment que le communisme était inévitable – ce qui apparaît ici comme un constat paradoxal après tout ce que nous venons de dire sur l'auteur – et constitue donc la manifestation finale,

---

<sup>1</sup> Wyndham Lewis, *Monstre gai*, Calder, London, 1965, p.220.

<sup>2</sup> Rappelons pour les besoins de l'actualité européenne que les Armées nazie et fascistes sont écrasées par l'Armée rouge et les Républiques alliés avant le 9. mai 1945 et que cette coalition débouche alors en France sur un gouvernement de transition composé de gaullistes et de communistes prosoviétiques (PCF), inspirés du Conseil national de la résistance, CNR. Ndt.

irrévocable du *Zeitgeist*<sup>1</sup>, contre lequel l'esprit oppositionnel se doit de prendre position.

Dans cet esprit, qui a animé la présente étude littéraire en tant qu'une analyse immanente des écrits de Lewis, qui a dégagé les auto-critiques que celui-ci s'adresse implicitement, nous pouvons nous permettre de lui accorder le dernier mot, livré sous la forme d'une boutade qui dit la vérité : « Je sais qu'un jour je vais recevoir ma niche dans le Panthéon bolchévique, en tant que grand ennemi des idées de la classe moyenne... Je dis « j'ai mérité ma place parmi les prophètes coco ! » Les *bourgeois-bohémiens* dans mon roman *Tarr* – ah oui et aussi mon *Apes of God* – fourniront des morceaux choisis au grand bénéfice des écoliers de l'Etat communiste à venir, afin de montrer – ça j'en suis sûr – à quel point l'individualisme débridé est repoussant. <sup>2</sup>»

**Frederic Jameson**

Traduit de l'anglais par Alexander Neumann

### **Note du traducteur**

*L'article qui précède est une annexe du livre que Jameson a accordé à un écrivain plutôt bien connu du public britannique de l'entre deux guerres, Lewis, Fables Of Aggression. Wyndham Lewis – The Modernist as Fascist, Verso, Londres, 2008 (première édition 1979). Nous remercions l'auteur et les éditions Verso d'autoriser la présente version française. Le titre complet pourrait être rendu en français par Une fable de l'agression. Wyndham Lewis : Le moderniste en tant que fasciste. La déconstruction littéraire, littérale, idéologique et psychanalytique que Jameson fait subir à l'œuvre de Lewis date de 1979, réédité en 2008, et n'a pas pris une ride. Les principaux traits de caractère de cet écrivain impulsif, agressif et*

---

<sup>1</sup> En allemand dans le texte original. Le *Zeitgeist*, esprit du temps, est un concept issu de la philosophie de l'histoire hégélienne. Ndt.

<sup>2</sup> Wyndham Lewis, *Men Without Art*, Cassel, Londres, 1934, pp. 267-68.

*obsessionnel qu'est Lewis se recoupe largement avec ceux que l'Ecole de Francfort a décelé chez la personnalité autoritaire aux propensions fascistes. L'homophobie pulsionnelle côtoie la misogynie, le sentiment antisémite se mélange à l'antimarxisme viscéral, et l'autoritarisme cherche à se draper dans les habits d'une révolte contre le système. La provocation autoritaire se veut anticonformiste, le préjugé idéologique se dit « contre le tabou ». Ce descriptif ressemble à un personnage médiatique de nos jours, je veux parler de Zemmour, condamné pour ses écarts racistes. Ce journaliste politique qui fait l'éloge du sexe dressé, qui a peur de l'affaiblissement de la virilité face au féminisme et à la contre culture homosexuelle, qui appelle de ses vœux la fessée, qui œuvre en faveur du rapprochement de la droite avec le FN, ne se dit pas fasciste, tout comme Lewis dans les années 30. La critique qu'il convient de diffuser à leur égard n'est pas d'identifier pareils idéologues de la place publique à des fascistes, mais de comprendre que les discours et valeurs autoritaires qu'ils portent doivent être pris à la racine si la gauche critique ne veut pas se contenter de lancer des appels antifascistes tous les dix ans, lorsque Le Pen est encore une fois au second tour de la présidentielle. Jameson le dit, la question de savoir s'il s'agit de sympathisants fascistes n'en est pas une. D'ailleurs, les couleurs des droites autoritaires en Europe et dans le monde sont changeantes et scintillantes. Un autre idéologue réactionnaire l'a bien compris, Thilo Sarrazin. Il semble suivre à la lettre le conseil que le protofasciste Lewis a prodigué aux nazis sous Hitler : « Ne braillez pas Crève le juif!, mais murmurez vos préjugés antisémites tout bas. » C'est ce que Thilo Sarrazin, membre du parti socialiste allemand et ancien directeur de la banque centrale allemande, a réussi à faire avec son best-seller qui est commenté par Hans Horch par la suite.*